Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - $2.00
Six Mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





MME BENTZON

SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 5 Samedi, 4 Juin 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

BRUNETTE

Au fond des halliers
Du grand bois qui bourgeonne
Entends-tu les ramiers,
O ma mignonne ?

Dans les chemins creux,
Leur chanson vagabonde
Semble la voix profonde
Des printemps amoureux.

Elle s'élève
Tombe et renaît ;
C'est comme un rêve
De la forêt.

Lente caresse
Aux sons voilés,
Son chant nous laisse
Ensorcelés.

Nos coeurs troublés
Par ces langueurs câlines
A coups doublés
Battent dans nos poitrines.

Tout le long du jour
Sous les feuilles nouvelles,
Viens, parlons d'amour
Au chant des tourterelles.

D'aimer et d'être aimé
Voici l'heure.
Contre mon cœur charmé,
Ah ! demeure...
Mignonne, est-il rose qui pleure
Mieux que l'amour ! l'amour au mois de mai ?

André Theuriet

Mme Bentzon

La nouvelle édition, considérablement augmentée, des *Américaines chez elles*, dont je viens de terminer l'attachante lecture, me fournit aujourd'hui l'occasion de parler de la mission que cette œuvre s'était donnée pour but et qu'elle a remplie avec un succès qui doit réjouir l'âme de son auteur. J'ai nommé Mme Bentzon, la femme de lettres exquise et distinguée dont nous avons eu la courte visite, au Canada, il y a quelques années, et qui, malgré le peu de durée de son séjour parmi nous, a laissé derrière elle un délicieux souvenir, lequel, certes n'a pas nui à l'admiration que nous entretenons tous de sa haute valeur littéraire.

Il y a quelques semaines, étant allée à la librairie Beauchemin choisir des livres pour la bibliothèque de Waterloo, je demandai quels étaient les auteurs les mieux prisés d'un public intelligent et le vendeur, auquel je m'adressai, répondit sans une hésitation :

— Mme Bentzon et Léon de Tinseau.

Celle qui a écrit *Les Américaines chez elles*, verra dans cette popularité la récompense de la noble tâche qu'elle s'était imposée de réhabiliter, aux yeux de toute l'Europe, " ces filles du nouveau monde " qui, selon l'expression d'un grand romancier à la mode, — je cite textuellement — "hardies jusqu'à l'effronterie, n'avaient pas plus de mesure dans leur luxe, de tact dans leur élégance que de jugement nécessaire... Ces " fast girls" qui ne manquaient ni une ab-

surdité, ni une naiserie, ni une exagération à adopter, et, qui, toujours passaient à côté de la vérité et de la simplicité".

Voilà la catégorie d'Américaines connue des Européens. Mme Bentzon a été la première à venir les étudier dans leurs foyers. Elle a passé plusieurs mois aux Etats-Unis dans les principaux centres tant du Nord que du Sud, a fait connaissance avec les femmes les plus en vue dans les milieux sociaux et ouvriers, puis après s'être initiée à leurs œuvres, à leurs associations, à leurs idées philanthropiques, a conclu en reconnaissant franchement dans le livre qu'elle a écrit la supériorité de quelques pratiques, de plusieurs de leurs institutions sur celles de la vieille Europe. La réhabilitation ne pouvait être plus éclatante, ni venir d'une autorité plus haute et plus compétente.

C'est une joie que d'accompagner, à la faveur des *Américaines chez elles*, Mme Bentzon dans son voyage. C'est un charme que de lire cette étude sincère, vivante et documentée. Dans ces pages substantielles, d'un éclectisme rare, où, à chaque ligne, l'écrivain a su mettre sa fine supériorité, l'esprit est tout à la fois subjugué par la facture noble d'un style très pur, par la vigueur des idées et par la souplesse merveilleuse avec laquelle l'écrivain a su traiter la variété des sujets qui s'imposaient à elle.

Lisons ensemble, si vous le voulez bien, ce chapitre, intitulé : *Un bal d'enfants chez Longfellow*, que je détache du volume, et, dites-moi, s'il est possible d'ajouter à ces pages quelques chose de plus gracieux, de plus instructif et de plus intéressant :

"Cette jolie fête est un exemple joyeux et tout mondain de ce que peuvent faire les femmes pour entretenir dans leur pays, et surtout dans le cœur de la jeunesse, le culte des souvenirs historiques, le patriotisme, par conséquent, car le patriotisme est fondé autant sur l'enthousiasme, que nous inspirent les richesses nationales du passé, hauts faits ou éminente personnalité de nos aïeux que sur cet instinct aveugle qui nous attache presque involontairement au sol natal.

Pendant l'hiver que je passai à Boston, une invitation à laquelle mon âge ne me donnait aucun droit vint gracieusement me chercher. Il s'agissait d'un bal qui réunirait les enfants de Boston et de Cambridge,—les deux villes sœurs,—d'un bal travesti chez Miss Alice Longfellow, la fille du poète. Et j'acceptai volontiers, m'attendant à quelque agréable surprise, rien de ce qui se produit à Cambridge ne pouvant être banal ni indifférent.

J'avais hâte de connaitre le Cambridge nocturne sous l'aspect fantastique joyeux qu'on me faisait prévoir, après mes fréquents pèlerinages en plein jour au Cambridge Académique, le reliquaire de ce qu'il y a d'ancien et de vénérable aux Etats-Unis. Si Boston, XVIIe siècle, devint la capitale politique de la colonie, Cambridge en fut la capitale littéraire. Durant la guerre de l'Indépendance, cette ville paisible et savante se transforma en un camp fortifié; l'armée américaine l'occupa onze mois de suite. Aujourd'hui avec ses collèges d'hommes et de femmes, ses avenues d'ormes incomparables bordées de jardins et de villas, elle semble dédiée par excellence à une aristocratie intellectuelle. Les maisons sont des demeures de poète, de philosophes, de savants professeurs.

Celle de Longfellow est la plus imposante, elle peut passer pour un parfait échantillon du style de la période coloniale, mais ce qui lui prête surtout de l'intérêt, c'est d'avoir été le nid où éclorent un à un tant de poèmes célèbres; c'est aussi, longtemps avant l'apparition d'*Evangéline,* d'avoir servi de quartier général à Washington qui, sous le grand orme de Cambridge, prit le commandement de l'armée révolutionnaire. Les petits enfants des généreux citoyens qui l'aidèrent à fonder la République Américaine, devaient danser dans les mêmes salons où lui-même ouvrit le Jour des Rois un bal mémorable, et la fête d'aujourd'hui est précisément aussi le Jour des Rois, *Twelfth Night,* comme on dit en anglais et comme le veut Shakespeare.

La neige couvre, de même que ce jour-là, les balustres, les portiques, le haut perron d'où l'on a eu beaucoup de peine à repousser ce tapis blanc pour livrer la place à un tapis plus chaud, qui déroulé sous la véranda, assure le passage à pied sec. Les ormes géants de l'avenue dressent dans le ciel clair où vogue la lune hivernale, luttant de splendeur avec les feux électriques, leurs noirs squelettes chargés de givre; tous les sapins du petit parc sont transformés par les frimas en arbres de Noël où pendent en guise d'ornements des stalactites énormes.

C'est, sous le porche étincelant de lumières, une longue procession de figures informes encapuchonnées comme on ne l'est que dans les pays froids où les coquettes "sorties de bal" en usage chez nous ne sauraient suffire; rien n'est moins élégant qu'un vestiaire américain; les tartans, les tricots, les caoutchoucs, les *snowboots* y tiennent une place démesurée, mais ne nous arrêtons pas aux chrysalides, allons droit aux papillons.

Dès le grand vestibule classiquement décoré de bustes en marbre, Miss Alice Longfellow, semblable sous la poudre à une grande dame du XVIIe siècle, accueille une foule joyeuse d'enfants et de tout jeunes gens, portant les costumes scrupuleusement restitués des anciens hôtes du général et de Mme Washington. Dans ce qui fut leur salon, vaste pièce aux boiseries claires, près de la cheminée, au-dessous des portraits de ces deux ancêtres de la Grande République, se tiennent leurs sosies les jeunes Dana, petits-enfants de Longfellow.

Un garçon bien campé, au visage énergique, en habit bleu à revers chamois, culottes chamois dans de grandes bottes, portant des épaulettes, un chapeau à cocarde noire sous le bras, l'épée au côté. Il ne lui manque que d'avoir quarante-cinq ans et six pieds de haut pour ressembler à Washington, mais la dignité un peu lourde des manières est imitée à merveille par cet adolescent qui excelle déjà, je le sais, à jouer la comédie. Et la jolie Marthe Washington qu'est Miss Dana, garde aussi, comme il convient, une sorte de réserve un peu hautaine dans la bonne grâce des révérences qui font bruire sa robe de damas à fleurs, relevée sur une jupe de satin. Nul n'ignore que Washington, devenu président, tenait à une étiquette qui était presque celle des Cours. Je ne suis donc nullement surprise, quoiqu'il ne soit encore que général, de l'apparat de cette réception: portes ouvertes à deux battants, introduction de chaque invité par le maître des cérémonies, Edmund Randolph de Virginie, poudré, cravaté de dentelles, des broderies au gilet sous son habit de velours. A voix haute, il nomme les nouveaux venus qui, saluant très bas, rendent leurs devoirs au Général. Combien de noms fameux sonnent à mon oreille! Le général Green; le général Lincoln; le général Reed, qui sut répondre fièrement: "Si peu que je vaille, le roi

de la Grande-Bretagne n'est pas assez riche pour m'acheter;" le général Wayne, qui s'empara d'une forteresse sur l'Hudson à la pointe de la baïonnette sans un coup de fusil; le major-général Putnam qui à Bunker-Hill disait à ses soldats, vu la pénurie des cartouches: "Attendez pour tirer que vous leur voyiez le blanc des yeux;" John Adams, le président de l'avenir; Jefferson, qui rédigea la déclaration de l'Indépendance; et les Hancock, les Rufus Bigelow, les Trowbridge, d'autres figures de l'époque par douzaines. Des femmes dans le nombre: la charmante Miss Higginson remarquée entre toutes, la taille sous les bras, la chevelure emperlée, dans les atours authentiques de sa grand'mère, Lady Wentworth, épouse d'un gouverneur du Nouveau-Hampshire et de la Nouvelle-Ecosse.

Parmi ces citoyens marquants, deux Français: Lafayette, que le jeune maître des cérémonies, comme tous ses compatriotes, nomme Laf'yette, et le comte de Rochambeau, qui commanda le corps auxiliaire envoyé par la France aux émigrés d'Amérique, et mérita qu'on lui offrit, faute de mieux, deux pièces d'artillerie prises à l'ennemi. Bien entendu ils font de plus beaux saluts que les autres, la main sur le cœur. La mise en scène de cette réception est règlée avec un art étonnant; on voit les personnes les plus considérables se grouper autour du général en causant à voix basse d'un air grave qui rappelle le décorum excessif du temps; les femmes s'asseyent en cercle ou forment des groupes qui sont parfois de vrais tableaux vivants, par exemple, celui qui reproduit une œuvre de l'ancienne Ecole anglaise suspendue aux murs de cette pièce où nous sommes: William et Elizabeth Pepperell, les petits-enfants de Sir William Pepperell, ce marchand déguisé en soldat qui força de capituler l'imprenable Louisbourg, le Dunkerque de l'Amérique. Ils sont là gardant la pose aussi exactement que dans le beau portrait de Copley.

Mais tout cela n'est qu'un prélude esthétique à la gaité de la fête. Les masques arrivent plus nombreux, et, comme il manquerait quelque chose à un bal costumé s'il ne s'y glissait beaucoup de fantaisie, on s'écarte peu à peu de la stricte vérité historique. Pêle-mêle, avec les miliciens, que conduit Paul Revere, armé de sa lanterne, s'avancent d'austères personnages, sortis de la période coloniale, le rigide gouverneur Winthrop, Harry Vane, de tragique mémoire qui retourna en Angleterre porter sa tête sur l'échafaud, William Penn, le roi quaker, dans les amples vêtements de sa secte, la première poétesse, Anne Bradstreet, des Puritains en manteau court et grand chapeau, des étudiants de l'époque reculée où le Rev. Harvard fonda l'université voisine qui porte son nom. Une ravissante quakeresse en modeste fichu de gaze blanche sur une robe couleur tourterelle, les cheveux emprisonnés sous un petit bonnet blanc, oublie ses devoirs jusqu'à partir au signal de la première valse dans les bras d'un beau page dont j'ai peine à m'expliquer la présence.

C'est le page de Roméo; Shakespeare appartient à l'Amérique autant qu'à l'Angleterre, et il est juste que quelques créations idéales, échappées de son domaine, viennent mettre un rayon de poésie dans cette assemblée un peu sévère des fils et des filles de la liberté vêtus de droguet, de tiretaine, d'étoffes grossières filées à la maison.

Une reine Mab de six ans, toute rose, une étoile au front; sa baguette de fée à la main est donc ici parfaitement à sa place. Un instant on s'était proposé, je crois, de commencer le bal par des menuets et des contredanses, mais l'entrain de la jeunesse l'emporte sur le formalisme. On saute, on tourne, on s'amuse follement, c'est un tourbillon joyeux dans les salons, dans la longue galerie décorée de feuillages d'hiver, jusque dans le cabinet de travail de Longfellow. Et il n'y a pas là de profanation au gré du poète qui aima les lilas, célébra l'*Heure des Enfants*, vit la beauté des choses simples et chanta pour l'âme universelle. Je pense à l'hospitalité sans mesure qu'il exerça toujours, à ce mot de sa fille: "La poésie chez lui ne sortait pas du cerveau. C'était la floraison de sa vie intérieure. Aimer, secourir, accueillir." Le plaisir expansif et même bruyant ne l'effrayait point et il n'était que trop habitué de son vivant à souffrir l'invasion du sanctuaire. Ce n'est pas une sinécure aux Etats-Unis que d'être *representative man*, citoyen représentatif.

Les étrangers allaient à lui, au débarqué, il se disait cordialement leur oncle d'Amérique, et devant son buste en marbre, sa belle figure olympienne, adoucie par l'expression des sentiments les plus humains, je m'incline, dernière venue de tous ces pèlerins d'outre-mer. Les livres partout rangés, le haut pupitre, sur lequel il écrivait debout, disent sa laborieuse présence à ces jeunes masques allègres, familiers et confiants. L'un d'eux, pour déguster une glace, occupe sans façon le siège vénérable taillé dans le châtaignier qui abrita une forge de village, celle dont Longfellow a fait le symbole de la vie où sans trêve, ni arrêt se forgent nos destinées: *A Village Blacksmith.*

Au milieu de la fête se promène un contemporain du poète, le colonel Higginson, orateur et écrivain, citoyen représentatif lui aussi, qui ne dédaigna pas d'écrire un admirable abrégé de l'histoire des Etats-Unis à l'usage de la jeunesse. Il a ici, de droit, le premier rôle, car c'est lui qui par ses récits sut plus que personne inspirer à tous ces Américains de l'avenir, l'amour et le respect de l'Amérique du passé.

Un peu avant minuit, nous sommes conviés par la noble dame des temps coloniaux, notre hôtesse, à venir goûter au gâteau qui s'appellerait, ailleurs qu'en pays républicain et protestant, le gâteau des Rois.

Dans la salle à manger, où est dressé le buffet, apparait ce qui a l'air d'un gâteau glacé gigantesque. Ne vous y fiez pas. A peine a-t-on coupé la première tranche qu'une avalanche de drapeaux minuscules s'en échappent; le drapeau bleu, blanc rouge, rayé et constellé des Etats-Unis. Lorsque Washington le déploya pour la première fois devant l'armée, sous l'orme de Cambridge, il ne portait que treize étoiles, et il en a aujourd'hui quarante-huit qui représentent tous les Etats annexés depuis lors.

Cet emblème patriotique est d'abord distribué aux garçons pour être offert aux jeunes filles qui, à leur tour, remettent les couleurs nationales, chacune au cavalier de son choix, et celui-ci s'en va gaîment, le drapeau des Etats-Unis en poche, à travers la nuit claire et glaciale.

La fête est terminée, mais les jolis vers de Longfellow, si paternels, si tendres, à la bande joyeuse qui a pris d'assaut sa bibliothèque et interrompu son travail, reviennent à plus d'une mémoire. Il menace les importuns, il se promet une revanche. Laquelle?

Je vous retiendrai dans ma forteresse,
Non, vous n'en sortirez plus,
Vous serez prisonniers du donjon,
Prisonniers de la tour ronde de mon cœur,
Là je vous gar'erai à jamais,
A jamais et davantage......

La maison, encore brillamment éclairée, semble suivre d'un regard bienveillant ceux qui resteront toujours captifs du génie amène de Longfellow."

Oui, Mme Bentzon a révélé l'Américaine à l'Europe ; elle l'a montrée tour à tour intelligente et douce, dévouée, généreuse, partant pratique— avec une liberté d'allures et de langage que sanctionnent une fierté native et une dignité de bon aloi Coquette un brin, mais, " rien d'effronté du reste ni de choquant dans cette coquetterie".

Ces "parvenues" qu'on a tant ridiculisées là bas Mme Bentzon nous les offre avec des quartiers de noblesse conquis dans leur lutte pour l'indépendance et dans les résultats d'un travail intellectuel effectif, noblesse que les parchemins ne donnent pas toujours.

Il ne faudra pas croire non plus que le goût artistique fasse complètement défaut chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre. Mme Bentzon l'apprend à ses compatriotes qui en ont si longtemps dout :

" Nombre d'hôtels à Boston, écrit elle celui par exemple qui renferme une belle collection des tableaux de William Hunt — feraient bonne figure dans le faubourg Saint-Germain et logent d'imposantes douairières qui n'y seraient nullement déplacées. Vous invitent-elles à dîner, vous voyez que chez elles cette qualité maîtresse du goût s'étend à la no rrit re d'une façon qui justifie les théories de Brillat-Savarin."

Par son livre, *Les Américaines chez elles*, Mme Bentzon a été la première à préparer le rapprochement qui, sous la poussée généreuse qu'elle lui a imprimée, se fait maintenant d'une façon si rapide entre la femme du monde et la femme qui travaille.

"Mme Bentzon, disait un de ses critiques a toujours écrit avec son cœur", oui, mais avec un cœur où elle a mis de son puissant cerveau, et c'est dans un grand élan de bonté, aussi intelligente que généreuse, qu'elle a donné l'essor à cette idée qui fait le plus grand honneur à une femme.

Cette action de relever, aux yeux de tous et à ses propres yeux, la femme qui travaille et de la placer à côté de ses congénères mieux douées qu'elle sous le rapp rt de la fortune ou de la position sociale, est le triomphe rationel de l'intelligence et du cœur sur les préjugés égoïstes et injustes.

Parmi les au res œuvres d'élite de Mme Bentzon, je désire mentionner ici *Un Malentendu* qui venait de paraître dans *La Revue des Deux Mondes* lorsque s'ouvrit l'Exposition de 1900. Ce roman est la conséquence naturelle des observations sérieuses développées dans *Les Américaines chez elles*. C'est à dire qu'*Un Malentendu* est la poésie de cette prose. L'héroïne de ce roman,— une Américaine —est le type de la jeune fille indépendante et originale de son pays. Parce qu'elle se meut dans le monde, seule et libre, un jeune Français qui s'en éprend, se dit que la proie est facile, mais, il s'aperçoit bientôt que l'innocence et la vertu n'ont pas besoin pour demeurer d'être gardées à vue par le plus austère des parangons.

De ce côté de l'Atlantique, où les jeunes filles ont tant de liberté et n'en sont pas moins respectées, la leçon donnée par l'auteur n'était pas indispensable ; outre-mer, elle fut puissante et porta ses fruits.

J'entendis discuter les mérites de cette œuvre littéraire dans plusieurs salons, à Paris, notamment chez M. Edouard Rod, chez M. Eugène Manuel, l'auteur de *La Robe Blanche*, et ce dernier, bien qu'il ne connût pas personnellement Mme Bentzon, affirmait que c'était le roman de l'époque le plus captivant à tous les points de vue.

Combien j'étais heureuse de toutes ces louanges décernées à la femme délicieuse et sympathique, qui, si aimablement m'avait accueillie chez elle et qui m'honore encore — j'en ai maintes preuves — de son bienveillant intérêt.

Combien il est difficile — je ne l'ai jamais autant ressenti qu'en ce moment — de dire tout le bien que l'on pense des personnes que l'on admire autant qu'on les aime, quand rien de ce que l'on en écrit ne peut monter aussi haut qu'elles.

Dans la sphère intellectuelle où est placée la digne collaboratrice de *La Revue des Deux-Mondee*, l'expression de ma v ve admiration ne peut guère la flatter, aussi bien, je la prierai de ne voir dans le pâle aperçu que je viens de faire des *Américaines chez elles* qu'un humble hommage de reconnaissance et d'estime, en attendant qu'il s'élève un monument plus digne à celle dont un critique célèbre a dit de ses ouvrages qu' "ils fournissaient aux hommes des fortifiants exemples et aux écrivains de précieux modèles."

FRANÇOISE.

Question d'Histoire

La question d'histoire posée par Marcelle Bailly reste sans solution. C'est qu'il n'y en a pas à donner. Nous citons, relativement, à cette intéressante interrogation l'opinion de nos historiens érudits, et tous s'accordent à placer dans le domaine de la légende, cette héroïne de la famille des Villeray. Certes, même dans la légende, elle fait déjà belle figure, la belle Villeray. Laissons la pour inspirer les poètes et les artistes.

La société des Antiquaires nous a fait l'honneur de discuter la question d'histoire, posée dans notre journal, à l'une de ses réunions, et voici la communication que son président, M. le juge Baby, nous a envoyée à ce sujet :

Montréal, 18 mai 1904.

Madame,

Hier soir, nous avons eu notre séance mensuelle, et je me suis empressé d'attirer l'attention de ces messieurs sur l'article contenu au No 6 de votre journal du 7 courant. Après avoir soigneusement étudié cette légende, tous d'un commun accord, ont déclaré n'en avoir jamais entendu parler, et d'ailleurs, aurait-elle eu un certain cours, qu'elle était tellement entachée de contradictions qu'il était presque impossible de s'y arrêter..."

M. J. Edmond Roy, de Lévis, une autre autorité, comme l'on sait, sur ces matières, nous écrit :

"Je n'ai jamais vu, ni entendu parler de la vieille gravure dont parle votre correspondante, Marcelle Bailly. Je n'y crois pas non plus, car elle est invraisemblable. Songez que, pendant la bataille des Plaines d'Abraham il n'y avait pas de vaisseau dans la rade de Québec. Toute la journée, il y eut un feu violent et croisé entre les rem-

parts de Québec et les batteries de la Pointe-Lévis. La flotte de Saunders était mouillée, partie au des us du Cap-Rouge, vis-à-vis St-Nicolas, et partie en amont de la pointe de Lévis, vis-à-vis l'église de St-Joseph. Pourquoi une Française aurait-elle agité un drapeau blanc pour annoncer aux Anglais qui, seuls, auraient pu l'apercevoir, que les Français étaient battus! Les vaisseaux français étaient alors tous embossés vis-à-vis St. Augustin, sous le commandement de Vauquelain. Les soldats de marine étaient sur les remparts faisant l'office de canonniers.

Voilà ce que la main rude de l'histoire nous montre."

Monsieur J. M. LeMoine, un chercheur érudit, nous fait part de ce qui suit :

"Spencer Grange, 7 mai 1904.

J'ai examiné les nombreuses gravures et récits que je possède sur la palpitante période du grand siège de 1759, sans trouver aucune trace ou indication de l'intéressant incident du drapeau blanc. D'autres chercheurs peut-être seront plus heureux que moi. J'aimerais à conserver ce pittoresque souvenir."

Un ami du journal envoie encore cette note :

' Dans la rade de Québec, au moment de la bataille des plaines d'Abraham, il n'y avait que des navires anglais. C'est donc à cette flotte que la dame au drapeau blanc faisait des signes ? Tout est nouveau pour moi dans le tableau en question.

Vous verrez qu'on en fera une légende. C'est de la pâture pour les poètes."

La légende est la poésie de l'Histoire. Aimons les légendes.

S'il reste à Marcelle Bailly quelque chose à dire sur le compte de son héroïne, nous serons trop heureuse de lui donner, dans ces colonnes, la place qu'elle voudra.

La Directrice

Victoria Day au High School

Grande réunion, au High School, le jour de la fête de la Reine—*Victoria Day*—pour célébrer avec solennité cet anniversaire doux au cœur d'Albion. Plus de 900 élèves assistaient à cette démonstration, et mademoiselle Germaine Sauvalle, qui termine cette année, un cours très brillant à cette institution, a été invitée à faire le discours de circonstance.

Par une gentille attention, on lui a demandé de le réciter en français —la première fois, croyons-nous, que ce discours annuel soit prononcé en cette langue. Mademoiselle Sauvalle s'est acquittée de ce périlleux honneur d'une façon parfaite, elle a dit sa petite allocution, sans notes, sans papier, avec une maestria qui lui a valu une ovation des 900 élèves qui l'écoutaient. Son succès très complet, lui a mérité les plus chaleureuses félicitations des professeurs réunis, auxquelles nous sommes très heureux de joindre ici les nôtres. Nous reproduisons le texte de ce discours aussi intéressant que finement écrit. Bon sang ne peut mentir : Mlle Sauvalle est la fille de notre gracieuse collaboratrice, Mme Marc Sauvalle, dont les articles sont si fort appréciés des lecteurs de notre journal.

Discours de Mlle Sauvalle

" C'est un honneur bien inquiétant pour moi d'avoir à adresser la parole devant une aussi nombreuse réunion, mais j'y vois tant de visages amis, j'y sais tant de cœurs qui battent à l'unisson du mien que j'y puise un grand courage pour vous communiquer les pensées qu'éveillent dans mon esprit la date que nous célébrons aujourd'hui ; c'est-à-dire la fête de la Reine à laquelle une attention familiale si délicate a joint celle du roi que nous aimons et que nous chérissons.

Vous n'attendez pas de moi une harangue sonore, des élans bruyants, je ne crois pas que ce soit notre rôle. Je n'ambitionne pas, et pourquoi le désirer d'ailleurs, vous tracer une image grandiose des hauts faits du règne glorieux de l'Ere Victorienne, en un récit pompeux des conquêtes armées ou polémiques

Restons si vous le voulez bien, mes chères amies, dans le domaine qui nous est propre, celui que personne ne nous conteste, celui de la bonté celui de la charité qui est avant tout l'apanage de notre sexe

Qui a jamais donné dans cet ordre d'idée des exemples plus admirables que la Reine bien aimée, dont l'enfance heureuse et douce présageait tout un avenir de sollicitude et de justice pour toutes les classes de son peuple.

Mais, s'il en est une qui recueillit constamment les marques de sa haute bienveillance, de son attachement obstiné, ce fut celle de la jeunesse malheureuse.

Cette petite fleur de mai, comme l'avait surnommée le prince de Kent, apportait avec elle le parfum d'une grande âme, passant auprès des chevets désolés des berceaux déserts et des logis sans feu.

Les traits essentiels du caractère de la Reine Victoria ont toujours été le culte du devoir, l'attachement aux êtres et aux choses aimées. Quand la Reine était encore toute petite fille, elle s'amusait souvent au temps des foins à remuer avec un minuscule rateau le gazon fraîchement coupé sur les pelouses de Kensington, elle le chargeait sur une charette proportionnée à sa taille. Un jour laissant là le rateau et la brouette elle revint s'asseoir près de sa gouvernante, la baronne de Lehsen. Celle-ci lui demanda pourquoi elle ne finissait pas de remplir sa charette ?

" Je suis fatiguée, " dit l'enfant.

" Il ne faut rien laisser d'inachevé, répondit gravement la baronne de Lehsen, et la future Reine alla sans mot dire achever le labeur commencé. — C'est à de pareilles leçons qu'elle puisa cet instinct admirable de rectitude de vie qui fut un des fleurons de sa couronne d'épouse et de Reine.

L'invariabilité de goût est restée

jusqu'à ses derniers moments un des caractéristiques de ses actes. On se rappelle que la feue Reine lorsque l'âge et les soucis du Royaume lui enlevèrent l'élasticité des membres et rendirent difficiles ses mouvements se faisait promener dans une petite calèche attelée d'un âne mode surannée mais qui était un souvenir d'enfance, un souvenir ineffaçable et, pour elle, sacré.

Laissez-moi à ce propos vous citer une petite anecdote. Georges IV, roi d'Angleterre donnait un jour à l'occasion du 4ième anniversaire de la naissance de sa nièce, princesse héritière, un grand dîner en son honneur. Quelques mois auparavant il lui avait fait cadeau d'un âne et d'une voiture. En apprenant qu'elle irait à Windsor la petite princesse ravie d'être traitée en grande personne, s'écria : 'Quel bonheur, je dînerai avec le roi... Puis soudain : 'J'irai avec mon âne, n'est-ce pas ?"

J'ai dit que ce n'était pas seulement aux choses qu'elle gardait un profond attachement, tous ceux qu'elle aima, elle ne s'en détacha jamais. Un de ses premiers actes d'autorité après son couronnement fut pour défendre ses amies. Lord Melbourne, premier ministre lors de son avènement était tombé en 1837 sur des questions coloniales, en particulier sur la question de la rébellion du Canada et il fut remplacé par Robert Peel. Celui-ci chercha à remanier la maison de la Reine sous prétexte que certaines dames étaient trop inféodées aux Whigs. La Reine Victoria refusa net et en dépit de toutes les interventions ne céda pas. "J'ai des lords dans ma maison, je vous les abandonne, mais je garde mes dames." Avec ces hautes qualités de cœur, d'âme et d'esprit on comprend quelle put être l'œuvre de la Reine Victoria quand elle entreprit d'améliorer le sort de l'enfance en Angleterre.

Le sort des pauvres petits ramoneurs de cheminées était pitoyable, des enfants de six ans, même des petites filles, au risque de se casser bras et jambes étaient obligés de descendre leur petit corps dans les cheminées étroites d'alors, souvent on les retirait asphyxiés et ces horreurs durèrent jusqu'en 1864. Le gouvernement de la Reine réussit à faire amender l'acte règlementant le ramonage et dès lors on ne put employer d'enfants âgés de moins de seize ans. Les enfants acrobates reçurent sa protection ; les enfants mendiants, les enfants travaillant dans les briqueteries, ceux employés sur les bateaux des canaux furent successivement l'objet de la sollicitude de la Reine et des lois furent adoptées pour améliorer leur sort.

La reine actuelle, la reine Alexandra continue dans cette voie l'œuvre si bien commencée. Vous vous rappelez pour l'avoir lu comme moi ce banquet monstre qu'elle vint elle-même servir aux petits porteurs de journaux de la métropole, l'ouverture de ses jardins aux enfants pauvres et ces mille attentions qui réchauffent le cœur des faibles et des malheureux. Je terminerai en vous racontant un incident arrivé à la princesse lors de son voyage au Canada. Ceci m'a été raconté par quelqu'un qui eut l'honneur de suivre, il y a deux ans, le duc et la duchesse d'York dans leur voyage à travers notre beau pays. Quelqu'un avait parlé à la duchesse de la sensation curieuse que cause la traversée à pied d'un des ponts à claire-voie qui couvrent les torrents de l'ouest. Un peu avant d'arriver à Leggan sur le Pacifique Canadien il y a un pont de ce genre et le train fut arrêté pour permettre à son Altesse de descendre et d'entreprendre le périlleux passage accompagnée de sa suite,, puis le train continua et s'arrêta à la station à quelques cents pas du pont pour attendre les augustes voyageurs.

En rejoignant son wagon, la duchesse aperçut sur le revers du talus et pleurant à chaudes larmes une mignonne fillette à la chevelure embroussaillée qui la regardait avec admiration au milieu de ses sanglots. Elle s'approcha de l'enfant et lui demanda la cause de ses larmes. La pauvre petite absolument interloquée lui répondit tant bien que mal qu'elle était accourue parce qu'on lui avait dit qu'elle allait voir une belle princesse mais qu'en courant elle s'était tordu le pied et ne pouvait plus avancer. La duchesse vivement touchée embrassa le petit visage mouillé de pleurs de la mignonne et l'emmena à la portière de son wagon avec un soin tout maternel, elle fit appeler son médecin, qui examina l'enfant, ce n'était pas grave heureusement, mais le train ne reprit sa marche que lorsque l'enfant fut complètement remise et comblée de bonbons et de friandises.

Voilà les grandes traditions de la noble famille à laquelle nous offrons l'hommage de notre amour et de notre dévouement. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'écouter jusqu'au bout dans une langue qui ne vous est pas très familière mais dans laquelle un million et demi de loyaux sujets du Roi, issus d'une autre origine, se joignent à nous pour lui souhaiter en ce jour impérial joie, bonheur et longue vie, " God save the King. "

Rêve de Watteau

Quand les pastours, aux soirs des crépus-
[cules roux
Menant leurs grands boucs noirs aux râles
[d'or des flûtes,
Vers le hameau natal, de par delà les buttes,
S'en revenaient, le long des champs piqués
[de houx ;

Bohêmes écoliers, âmes vierges de luttes,
Pleines de blanc naguère et de jours sans
[courroux,
En rupture d'étude, aux bois jonchés de
[brous
Nous allions, gouailleurs, prêtant l'oreille
[aux chutes.

Des ruisseaux, dans le val que longeait en
[jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le pipeau qui pleure appelle, tout au
[loin.

Puis, las, nous nous couchions, frissonnants
[jusqu'aux moelles,
Et parfois, radieux, dans nos palais de foin
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions
[d'étoiles....

EMILE NELLIGAN.

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 28 mai 1904.

Ma chère Directrice,

Je devais vous envoyer, toutes chaudes, mes impressions sur la conférence du Père Delor, à l'Institut Canadien, mais, j'ai préféré attendre leur donner un peu l'estompe du recul et de la patine du temps.

Je me méfie toujours du premier mouvement ; qui donc a dit que c'était toujours le bon ? Non, mieux vaut ne laisser jamais courir la plume sur le papier avant de lui avoir fait décrire les sept tours circulaires que le dicton impose à notre langue avant de nous prononcer.

Vous m'avez demandé d'être sérieuse. Ne le suis-je pas toujours ? mais d'abord, laissez-moi vous conter quelque chose de drôle ; une histoire amusante qui a fait le tour de notre petite ville, de notre milieu français si restreint au sein de ceux qui n'osent à peine plus en faire partie. Vous les connaissez ceux-là. Ce sont tous ceux qui reprochent à cette pauvre Yvette Frondeuse de se moquer un peu des travers de nos compatriotes de langue anglaise. Plus royalistes que le roi, ils ne veulent pas même se décider à rire de ce dont les anglais eux-mêmes font gorge chaude.

Comme ces gens-là aimeraient donc voir un peu railler les Canadiens pour s'en réjouir seul ou en compagnie.

Savez-vous que, l'autre jour, l'un d'entre eux me conseillait presque d'essayer la satire nationale. Il me le disait en termes aimables, en badinage, mais enfin, la demande y était. Je lui ai cinglé les doigts d'un petit coup d'ombrelle assez sec pour qu'il en garde la marque. Je ne crois pas qu'il y revienne.

Mais, mon histoire ! Pour rétablir l'équilibre, je ne vous parle pas des Anglais, je refuse d'attaquer les Canadiens, et je fais honneur à nos bons amis, les Irlandais.

Il s'agit d'un incident d'église, d'incident du bon vieux temps, que la mort d'un des plus anciens ontariens vient de faire revivre, et qui a été raconté comme suit :

M. John Canty, décédé récemment à Ottawa à l'âge de 90 ans, était venu d'Irlande dès son bas âge et s'était établi dans notre capitale, quand elle s'appelait seulement By-Town et alors que l'endroit était dans l'état le plus agreste.

John Canty eut l'insigne honneur de se marier à la Basilique d'Ottawa, alors simple chapelle, le premier de toute la communauté catholique de ce temps. Mais cet honneur fut chèrement acquis et le prix auquel il fut acheté rappelle les temps héroïques comme vous allez voir.

Le jour de son mariage, John Canty arrivait tout pimpant à l'église qui avait été décorée par lui-même, à cette occasion. Un tapis fourni par lui recouvrait le parquet en face de l'autel. Or, au moment où il pénétrait dans la basilique, un autre couple de futurs époux, M. Canton et sa dulcinée y faisait également son entrée. Il n'y avait qu'un seul prêtre en ce moment à l'église qui pût présider à la cérémonie, et il fallait procéder dans l'ordre successif.

Il s'éleva une discussion entre les deux futurs mariés à l'effet de savoir qui se marierait le premier. M. Canty alléguant qu'il avait donné un tapis à l'église devait avoir des titres de priorité. On en vint aux gros mots, puis aux coups qui tombèrent dru. Le curé, qui était dans le moment dans la sacristie, fut attiré par le tohu bohu de la bousculade et le flic flac des taloches, et trancha la difficulté, en donnant raison à M. Canty.

Et c'est ainsi que fut célébré le premier mariage à la basilique d'Ottawa.

Comment auriez-vous aimé cet incident ma chère directrice ?

Comme dit l'habitant de chez nous, je reviens au vrai objet de cette lettre que je vous ai fait vilainement attendre en vous forçant irrévérencieusement à accepter une capricieuse histoire.

Eh bien ! nous avons assisté à Ottawa à une de ces dissertations charmantes sur le sujet tant aimé des uns, tant décrié des autres, et sur lequel le conférencier a su convaincre tout en plaisant, corriger tout en consolant, aider tout en régentant sagement.

Une de nos amies qui a vu le Rev. Père Delor quelques heures avant sa conférence me disait combien il se désolait de n'être pas mieux préparé pour traiter le sujet qu'il abordait. Pourtant, avec quelle maestria il a attaqué les grandes faces et avec quelle douceur il a déposé devant nous l'empoignante philosophie, les difficultés, les hautes leçons du féminisme.

Voulez-vous savoir avec quelle libéralité tout cela a été dit ; jugez-en, ma chère directrice.

" La femme, a dit le conférencier, n'est pas l'esclave qu'elle était autrefois, mais elle ne jouit pas encore de tous les droits qu'elle peut justement revendiquer Je crois, aussi, qu'on peut trouver que les droits du mari sont excessifs et même exorbitants. Ainsi, il n'est pas juste que le mari puisse dilapider tous les biens de la femme, sans consulter celle-ci ; qu'il puisse tout hypothéquer sans consulter sa femme, que le mari puisse dépenser tout l'argent gagné par sa femme sans que celle-ci ait le droit de dire un mot. Il y a là, je crois, matière à revendication pour la femme."

Me permettez-vous de résumer, de cristaliser l'idée centre, l'idée mère du discours ? La voici, la vraie définition du féminisme chrétien : "Un féminisme qui n'aurait en vue que les droits de la femme, sans se préoccuper de ses devoirs, envers l'humanité, un féminisme qui ne verrait qu'un mouvement de revanche égoïste et sectaire, qui s'appuierait sur la haine, (haine de la société, haine de l'homme) et prêcherait la doctrine de la révolte au lieu de la doctrine de l'amour que le Christianisme est venu apporter et dont les femmes latines, entre toutes, doivent rester les prêtresses fidèles pour le salut du monde entier, ce féminisme là ne serait pas un progrès, il serait une chute."

Mais j'irai plus loin et puisque j'ai à ma portée, la Bibliothèque et son si obligeant conservateur, je vous joins une jolie définition que le Père Delor n'eut pas pu donner, puisqu'elle émane d'un païen, mais qui me semble si belle et concorde si bien avec ses larges idées :

" Le féminisme doit être humanitaire ou ne pas être. Et mon vœu serait que toutes les femmes de tous les pays, en dépit des différences de doctrine ou de secte qui peuvent les diviser, ne constituent qu'un vaste cœur qui soit le cœur de l'humanité".

Ma chère directrice, n'ai-je pas l'air de faire moi-même une conférence, ce que vous m'avez si souvent défendu de faire?

Après cela, puis-je vous causer de nos fêtes, de nos réceptions, de nos soirées, de nos politiciens? Non, sûrement. Même vous entretenir de la mode actuelle pourtant si seyante, de ces grandes manches, ces flots de fulgurantes dentelles, ces teintes champagne, ce fouillis catapultueux d'étoffes légères, cet essaim blanc qui se presse aux si élégantes réceptions de la présidence, serait vraiment sujets trop profanes après cet exposé grave du féminisme, et je préfère clore ma lettre sur cette salutaire impression.

Cordialement votre

YVETTE FRONDEUSE.

Correspondance

Madame la Directrice,

Permettez-moi de rectifier une légère erreur que vous avez commise dans votre article sur les certificats d'Etudes Littéraires. Si dans mon rapport, j'ai mentionné en premier lieu le nom de Mlle Sirois, c'est par politesse et déférence pour son sexe —et cela n'enlève rien à son propre mérite.

Le comité d'examen dont je faisais partie n'a pas donné de rang aux candidats. Chacun a été jugé et admis indépendamment des autres, et d'ailleurs c'était bien un examen et non pas un concours.

Je vous serai reconnaissant de faire paraître une petite note à ce sujet dans votre prochain numéro. Elle rassurera l'amour-propre des lauréats masculins intéressés dans la question. D'autre part, la récompense obtenue par Mlle Sirois reste comme un encouragement pour les jeunes filles qui voudront travailler, ce fait seul est essentiel.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, Madame, mes hommages les plus respectueux.

LOUIS ALLARD.

Professeur de Littérature française, à l'Université Laval.

Québec, 26 mai, 1904.

(Périssent toutes les lauréates du monde, pourvu que "l'amour-propre des lauréats masculins" reste intact et sauf, comme il est, comme il a été et comme il sera pendant les siècles des siècles.—Note de la Rédaction.)

AVIS

Les abonnés qui partent pour la campagne devront donner leur adresse au bureau du Journal de Françoise, afin que le service du journal leur soit fait régulièrement.

La Cabane à Sucre

M. Louvigny de Montigny, qui est un homme d'esprit, ne s'offensera pas, si je viens lui déclarer que je n'ai pas goûté la pièce qu'il vient de faire jouer en lever de rideau au Théâtre National. J'ajoute même que les mérites indiscutables des *Boules de Neige* et de *Je vous aime* m'avaient mal préparé au réalisme un peu choquant de *La Cabane à Sucre*.

Je reproche à M. de Montigny de nous avoir servi une scène de la vie familière de nos 'habitants" peu flatteuse pour eux, peu de nature à leur rendre justice et à les représenter, aux yeux des gens qui ne les connaissent pas, sous des couleurs favorables.

Je ne nie pas la couleur locale des expressions employées par les personnages de M. de Montigny, mais, il m'a semblé que l'auteur en avait fait une accumulation comme à plaisir et avait fait défiler en une heure ce qui doit prendre toute une vie à égrener.

On me dira: "L'auteur a voulu faire une peinture réaliste..., Je le sais, mais le réalisme n'existe pas nécessairement que dans le laid. Pourquoi — et tout en restant dans le vrai — ne pas choisir aussi bien, pour les reproduire les meilleurs côtés dans les mœurs de nos "habitants"? pourquoi ne pas nous donner leurs saillies gauloises sans les mettre en langue verte, et les expressions de leur colère sans ces affreux jurements qui laissent dans l'esprit une impression si pénible?

Et puis, jamais je n'aurais reconnu les "pays" jeudi soir, dans ces affreux "Sucriers" qu'on avait grimés en singes. Pour représenter le type national, faut-il le mettre d'allure repoussante et malpropre?

Chère confrère, vous dépoétisez notre Jean-Baptiste. Je proteste hautement au nom de Josette.

FRANÇOISE.

Il y a une humilité affectée plus méprisable que l'orgueil, puisque l'orgueil qui se laisse voir est encore de la franchise.

XXX.

HONNEUR JAPONAIS.

Une anecdote racontée par M. Pierre Leroy Beaulieu dans le récit de son voyage au Japon:

"Du temps que j'étais au Tokio, un ancien Samourai, très pauvre, trouva pour son fils, âgé de treize ou quatorze ans, une place d'apprenti chez un marchand du boulevard Ginza.

"—Va, lui dit-il, mais souviens-toi que, si tu faisais jamais quelque chose contre l'honneur, je te fermerais mon cœur et ma maison pendant sept existences.

"L'enfant partit chez son nouveau maître.

"Un mois s'écoula; on était content de lui, quand, un jour, le pâtissier voisin se présenta chez le marchand.

"—Vous m'avez envoyé hier, dit-il, un employé qui n'est pas honnête; pendant que j'enveloppais des gâteaux qu'il venait d'acheter de votre part, il m'en a volé un.

"Aussitôt le maitre appelle son employé. L'enfant nie, le pâtissier insiste, l'enfant continue de nier.

"—Avoue donc, interrompt le maître, et je te pardonne. Si tu persistes à mentir, je te chasse.

"Le pauvre petit est chassé, en effet. Il erre dans les rues et ne tarde pas à épuiser les quelques "sous" qui lui restaient. Les graves paroles de son père lui reviennent sans cesse à la mémoire:

"Soudain, l'enfant tira de sa ceinture, une feuille de papier, y écrivit quelques mots à la clarté d'une lanterne, et s'achemina vers la gare de Shimbashi, longea une jonchaie de lotus et sauta sur la voie. Le train de Yokohama déchira la nuit d'un sifflement cruel et l'enfant n'eut que le temps d'ôter son haori, de le plier et de s'étendre au travers des rails.

Le lendemain, le pâtissier accourait chez le marchand.

"—Je m'excuse, lui dit-il, d'avoir, hier, accusé votre employé; j'ai découvert le vrai coupable.

"—J'en suis bien aise, répondit le marchand.

"Mais ni l'un ni l'autre ne savaient encore qu'on avait trouvé, à dix minutes de la gare, près d'un pauvre petit cadavre informe et sanglant, dans la manche d'un haori soigneusement plié, cette seule ligne:

"—Honoré père, votre fils n'a pas fait ce que l'on dit."

LE COIN DE FANCHETTE

Albert.—Votre homonyme Albert Samain est mort jeune. Ne le plaignons pas, il a été aimé des dieux. Heureux ceux qui partent! ce sont ceux qui restent que nous devrions pleurer. Albert Samain fut le tendre poète des intimités d'âme et d'intérieur. Tout est musique chez lui. Aussi bien, ne dit-on pas qu'une âme de poète s'apparente toujours à une âme de musicien? Victor Hugo aurait les fracas harmonieux de la musique de Wagner; Lamartine et Beethoven iraient ensemble; Musset et Massenet, Leconte de Lisle et Saint-Saëns, Loti et Delibes, etc., etc. Samain a des poésies exquises. Vous en avez entendu lire quelques-unes, n'est-ce pas? par M. Léger, notre professeur de littérature à l'Université Laval. Je ne sais où vous vous procurerez *Le Jardin de l'Infante.* Si vous en donniez la commande à un libraire, il ferait venir ce recueil pour vous.

Petite Femme.—A quelque hiérarchie qu'appartienne l'homme dont vous me parlez, il vous doit des excuses pour l'impolitesse qu'il vous a faite. Il y a des gens qui croient que présenter des excuses, c'est commettre une bassesse. Rien pourtant n'ennoblit comme l'aveu d'un tort. Pour ma part, j'ai le plus profond mépris pour les âmes lâches qui croient esquiver toute responsabilité en feignant d'ignorer qu'elles ont mal agi. Rappelez-vous aussi, Petite Femme, que votre dignité vous met au-dessus de tous les hommes, et que dans l'ordre moral, étant et demeurant toujours leur supérieure, ils vous doivent tous les respects, tous les égards, ne fussiez-vous qu'une blanchisseuse, et, eux, tous les rois de la terre.

Marcelle.—Si vous voulez un joli roman, procurez-vous le dernier ouvrage de Léon de Tinseau, *Le Secrétaire de madame la duchesse.* C'est très intéressant et bon surtout.

Delphine.—Vous demandez si vous auriez dû sortir de la salle quand vous êtes allée entendre "Le Marquis de Priola," ou rester tout le temps qu'a duré la pièce afin d'éviter un éclat? Mieux eut valu commencer par demander si vous pouviez entendre cette pièce, avant de vous y rendre. Combien de fois ai-je dit qu'il n'y avait que peu de pièces aux *Nouveautés* que les jeunes filles pouvaient écouter! Où sont donc les mères? Je conçois que vous ayez eu honte d'être vue au *Marquis de Priola,* c'est la plus raide pièce du répertoire. N'importe qui tant soi peu littéraire aurait pu vous informer de son caractère; c'est une pièce qui a fait le sujet de maintes discussions lorsqu'elle a paru, à Paris et dont le synopsis, donné par tous les journaux de l'époque indiquait suffisamment ce que l'on devait attendre du tout.

Henriette-Rose. — Vous feriez mieux de vous adresser à un spécialiste.

Gallo-Romain.—Votre article est bien écrit; il n'y a pas à lui reprocher aucune faute de style, mais je trouve que vous parlez des femmes un peu comme un aveugle parle de couleurs. Vous voulez nous peindre une héroïne, vous nous donnez une sotte dont le dévouement exagéré, intempestif surtout, au lieu de lui valoir notre sympathie, nous inspire le ridicule. Vous ne comprenez pas encore "l'argile idéale," mon cher correspondant, évidemment, vous manquez d'expérience. 2°. Quoi, des vers aussi! ou plutôt, comme disait Murger, "de la prose où les vers se sont mis." Non, restez-en au langage de monsieur Jourdain, cela vous vaut mieux. 3°. Je vous reverrai avec plaisir, si ces critiques—qui sont plus bienveillantes qu'elles n'en ont l'air—ne vous découragent point.

Cyprien.—*Horse Show* se traduit par Concours Hippique. Il me semble avoir vu cette traduction à plusieurs reprises dans les journaux français.

Mère de la Fille du Moissonneur.—Vous a-t-on fait mon message dans son entier? Je voulais vous l'écrire dans une lettre particulière, mais j'ai été tellement débordée par l'ouvrage depuis quelques semaines, que je n'en ai pas eu le loisir. Merci encore une fois. Tout était exquis.

Institutrice.—Le voici le célèbre sonnet d'Arvers, le seul qui l'ait immortalisé. On a bien eu raison d'écrire qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème:

Mon âme a son secret ma vie à son mystère :
Un amour éternel, en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire
Et j'aurai jusqu au bout fait mon temps sur [la terre
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce [et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans en- [tendre,
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'austère devoir pleinement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle ;
"Quelle est donc cette femme ?" et ne com- [prendra pas.

Louise.—"Manteau pare-poussière" est très français. Il est même dommage qu'on ne l'emploie pas plus souvent chez nous. 2°. Je ne connais pas ce dont vous me parlez. Il ne faut pas prêter une oreille trop complaisante à tous les racontars.

Perles d'Este.—"Le découragement est en toute chose ce qu'il y a de pire. C'est la mort de la virilité."

Yvette.—Françoise de Lebriya, fille du linguiste Antoine, devint, dirigée par son père, une habile rhétoricienne et une savante. Lorsque son père ne pouvait donner sa leçon à l'université d'Alcaln, c'est sa fille Françoise, qui le remplaçait.

Clément.—Entre l'écorce et l'arbre, on ne met pas les doigts. 2°. Je ne donne pas ici la signification des mots qu'on peut trouver dans le premier dictionnaire venu.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D. Comment dispose-t-on des salières à table ?

R. Les salières se mettent aux deux bouts de la table ou entre chaque convive.

D. Un monsieur de mes amis, a payé mon passage dans un tramway, un jour que par accident, j'avais oublié mon porte-monnaie à la maison, dois-je lui en remettre le prix ?

R. Non Il n'a fait que son devoir. Offrir de rembourser cinq sous ne vaut pas la peine.

E. Je désire inviter une amie à ma maison de campagne ; puis-je sans en avoir l'air, lui désigner pour combien de temps, je désire la garder ?

R. Certainement. Vous n'avez qu'à dire : "J'espère que vous allez me faire le plaisir de venir passer une semaine ou une quinzaine chez moi, cet été" — Si votre invitée a du tact et de la discrétion, elle ne dépassera pas le temps indiqué.

LADY ETIQUETTE.

Le Carnet Intéressant

Amphitryon.

Etre l'Amphitryon, "donner à dîner."

La pièce d'*Amphitryon* imitée de Plaute par Molière se termine par ces quatre vers prononcés par Sosie :

Je ne me trompais pas, messieurs, ce mot [termine
Toute l'irrésolution ;
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Jupiter ayant profité de l'absence d'Amphitryon, général Thébain, pour s'introduire chez lui en prenant ses traits, de même que Mercure a pris ceux du valet Sosie, cette fantaisie des Dieux de l'Olympe donne lieu aux situations les plus comiques et les plus burlesques. Amphitryon de retour est étonné d'abord, furieux ensuite de voir un étranger qui lui ressemble traits pour traits et qui jouit de tous ses droits.

Amphitryon se plaint à tous ses amis, mais ceux-ci sont très embarrassés pour distinguer le vrai du faux Amphitryon.

Jupiter prend alors la parole pour dire qu'il se charge d'expliquer l'imbroglio Il invite ensuite tous les chefs à dîner.

C'est alors que Sosie s'exclame que le *véritable Amphitryon est celui qui donne à dîner.*

Il faut, en outre, pour les Sosies, que le dîner soit excellent, sinon ils traitent les hommes de faux Amphitryons.

L'Ane de Buridan.

Il est dans la situation de l'Ane de Buridan.

Se dit d'une personne qui, sollicitée de deux côtés à la fois, ne sait à quoi se résoudre. Buridan était un philosophe scolastique du XIVe siècle qui avait été mêlé, du moins à ce que l'on prétend, aux orgies de la Tour de Nesles, du temps de Marguerite de Bourgogne, laquelle fit jeter le philosophe dans un sac en Seine.

Cette aventure a été le sujet d'un drame moderne, dans lequel le fameux Bocage s'était taillé un magnifique succès, en tenant le rôle de Buridan.

Roger de Beauvoir a fait aussi, sur le même sujet, un roman intitulé l'*Ecolier de Cluny*. A la fin du roman, l'auteur montre Buridan ayant échappé aux sicaires de Jeanne de Bourgogne, montant en chaire et développant cette thèse : *Licet accidere reginam,* il est permi de tuer une reine.

A l'époque où vivait Buridan les discussions scolastiques passionnaient les esprits. On raisonnait à perte de vue sur le libre arbitre. Buridan imagina, pour embarrasser ses auditeurs, de supposer un âne ayant faim et soif, lequel placé à égale distance de sa boisson et de sa nourriture, ne sait pour lequel des deux se décider.

A ceux qui prétendaient que l'âne se déciderait pour l'une ou pour l'autre, Buridan répondait : il aura donc son libre arbitre. A ceux qui prétendaient qu'il ne saurait se décider : il mourra donc de faim et de soif, disait Buridan.

Et là-dessus, des querelles interminables entre les sophistes de cette époque qui prenaient plaisir à faire tomber leurs adversaires dans l'absurde.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Vers de Racine (*Phèdre,* ACTE IV).

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,
Seigneur, mais je supprime un secret qui [vous touche,
Approuvez le respect qui me ferme la bou- [che ;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos [ennuis,
Examinez ma vie et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les [grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut enfin violer les droits les plus sacrés ;
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Et l'intelligence donc !...

Appelez-vous messieurs et soyez citoyens.

(ANDRIEUX).

Un gouvernement devrait tout simplement élever une statue au poète qui a écrit ce vers là.

J'appelle un chat, un chat, et Rolet un fripon

Ce vers appartient à une des satires de Boileau ; il exprime les sentiments mêmes de l'auteur qui, ne prenant souci que de sa conscience et de sa propre dignité, ne veut faire aucune concession à l'esprit de son siècle, et fouaille comme ils le méritent, les ignorants, les cuistres et les malhonnêtes gens.

L'Anneau de Gygès.

Gygès, berger de Lydie qui vivait 600 ans avant Jésus-Christ, vit un jour la terre s'entr'ouvrir devant lui. Il descendit dans l'orifice ouvert et se trouva devant un cheval de bronze qui avait une porte sur un de ses flancs. Gygès ouvrit la porte et vit dans l'intérieur un cadavre étendu, ayant à son doigt un anneau d'or.

Cet anneau possédait la vertu de rendre son possesseur invisible, lorsque le chaton de la bague était tourné en dedans.

Gygès s'empara de l'anneau, se rendit invisible, et s'en alla à la cour du roi Candaule, où il surprit des secrets qui furent la cause de sa fortune ; il devint favori et premier ministre de ce prince.

Que de gens voudraient posséder

l'anneau de Gygès, surtout les conspirateurs, et les maris trompés.

Après Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Holà !

Critique de l'Attila et de l'Agésilas de Corneille par Boileau.

S'emploie encore aujourd'hui en parlant des erreurs d'un homme de goût qui, après avoir composé une œuvre passable, en commet une absolument médiocre.

Vieux Papiers.

Au fond de nos tiroirs, sans ordre, çà et là, au hasard de la main qui les a déposés, gisent les vieux papiers, petits papiers bleus ou roses aux teintes pâlies, effacées, des soies longtemps exposées à un jour trop vif, petits papiers autrefois bien blancs, maintenant jaunis, de cette couleur qui est pour eux ainsi que pour les ivoires, le vernis des choses très anciennes.

Ils dorment. Dans leurs plis sommeille tout le passé qui est aussi le nôtre. Jadis ils étaient jeunes, brillant de ce frais éclat que partagent avec les visages les petits papiers. Ils sont vieux à présent, vieux comme les yeux qui parfois les relisent, vieux comme les doigts qui les recouvrirent d'une fine écriture.

Une étincelle, et ils auraient vécu. D'eux il ne resterait qu'une pincée de cendre grise. Les pensées s'enfuient et, avec la dernière pensée, l'âme semble s'enfuir à son tour. Pourtant, les petits papiers sont toujours là au fond de nos tiroirs.

Aux heures d'ennui et de désœuvrement, il nous arrive de les tirer de leur retraite. Un à un nous les ouvrons, et c'est alors comme un réveil. Les voilà qui soudain se reprennent à vivre d'une vie intense, puissante, qui nous charme et nous attriste tout à la fois.

Petits papiers, reposez encore en paix au fond de nos tiroirs. Nous savons que vous êtes là, vous qui gardez mieux que nous le passé de notre cœur. Vieux papiers, vous serez toujours jeunes.

LÉON DERIES.

Recettes utiles.

1. Le sel fait tourner le lait; par conséquent, en préparant des bouillies ou des sauces, il est bon de ne l'ajouter qu'à la fin de la préparation.

2. L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits; versez l'eau bouillante sur la tache, comme au travers d'une passoire, afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il est nécessaire.

3. Le jus des tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains.

4. Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, ajoutée à la lessive, aide puissamment à blanchir le linge.

5. L'amidon bouilli est beaucoup amélioré par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

6. La cire jaune et le sel rendront propre et poli comme du verre le plus rouillé des fers à repasser. Enveloppez un morceau de cire dans un chiffon et, quand le fer sera chaud, frottez-le d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel.

7. Une solution d'onguent mercuriel dans la même quantité de pétrole constitue le meilleur remède contre les punaises, à appliquer sur les bois de lit ou contre les boiseries d'une chambre.

8. La vaseline assouplit le cuir des souliers et des chassures durci par l'humidité et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

9. Le pétrole fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain; il suffit d'en verser sur un chiffon de laine et de frotter le métal avec. Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.

10. L'eau de pluie froide et un peu de soude enlèvent la graisse de toutes les étoffes qui peuvent se laver.

Pour Rire.

Durasoir fait depuis une heure une conférence à sa femme pour lui démontrer que la vie, insensiblement, modifie l'homme aussi bien au moral qu'au physique, et qu'il n'est jamais exactement le lendemain ce qu'il était la veille.

Mme Durasoir, littéralement assommée, réprimant un bâillement:

—Vraiment? Il me tarde d'être à demain...pour voir...

Mme de Z, chez qui on doit jouer une comédie de salon, est dans tous ses états.

—Figurez-vous, dit-elle au banquier X, que mon neveu, qui tenait un rôle de caissier, est indisposé...

—Bon, fait X, ne vous tourmentez pas: un rôle de caissier, n'importe qui vous jouera cela...au pied levé!

Audition musicale délicieuse, lundi dernier, donnée par les élèves de Mme Adam, née Dessane, dans les élégants salons de Mme Hector Prévost. Nous devons féliciter le professeur de savoir communiquer à ses élèves le style propre qui convient à l'exécution d'un morceau car il est assez rare de constater chez des élèves ce que nous avons remarqué à cette séance symphonique, le goût, la conscience artistique, la compréhension surtout, que ces demoiselles ont apporté dans l'interprétation des morceaux de leur programme. Programme charmant où les grands maitres, Schuman, Mendelsohn, Chopin, Grieg, Mascagni, etc., ont de nouveau bercé nos esprits de leur délicieuse harmonie. Parmi ces interprètes, remarquons mesdemoiselles Macdonnell, Delille, Simard, Taché, Surveyer, B. Archambault et M. Monk. Un duo joué par mesdames Provost et Adam est venu terminer cette fête musicale exquise à laquelle tout Montréal aurait voulu assister.

PAGE DES ENFANTS

Les Soldats de Plomb

Lorsque Jean-Paul Surcouf entra au lycée de Rennes—Jean-Paul Surcouf était l'arrière-neveu de Surcouf, le fameux corsaire,—il était haut comme la botte d'un gendarme. Mais c'était un vrai petit homme.

Ayant atteint sa septième année, il n'entendait plus qu'on le traitât en enfant. Aussi, dès son arrivée au lycée, avait-il vite fermé la bouche aux moqueurs, en distribuant force coups de poing, d'abord à Albert Frison, qui l'avait appelé "gosse", puis à Peter Crocket, le fils du professeur d'anglais, qui avait prétendu que le grand Surcouf n'avait jamais existé.

Lorsque, l'été venu, Jean-Paul vint passer ses vacances en famille, il fit frémir, au récit de ces batailles, le grand-papa, la maman, le père et les petites sœurs qui s'étaient réunis le soir dans le salon.

Bien tard le soir, on écoutait encore parler l'enfant. Cependant le grand-père se leva: c'était l'heure d'aller se coucher. Jean-Paul embrassa tout le monde. Mais, en donnant le dernier baiser à sa mère, il lui glissa à l'oreille:

"Je voudrais bien que papa me donnât pour ma fête demain, une boîte de soldats. Peter Crocket en reçoit une de Londres. Nous ferions des combats, et nous verrions bien!" Il traça dans l'air un geste menaçant, et il se retira dans sa chambre, après avoir demandé qu'on laissât la porte ouverte. Jean-Paul s'était proposé de ne pas fermer les yeux, pour surveiller les gestes de son père, car de son lit, il voyait le petit salon, très coquet en sa simplicité: dans le fond, la cheminée où flambait la bûche de Noël; à droite, deux poufs; à gauche, un fauteuil et le canapé; puis, au milieu, le guéridon où s'entassaient des friandises: fondants, pralines, marrons glacés, etc. Mais, peu à peu, ses paupières devinrent lourdes, puis ses yeux se voilèrent.

Vers une heure, il sursauta brusquement: "On dirait un froufrou, puis un bruit de porte," pensa-t-il. Il s'assit alors sur son lit, se frotta les yeux. Rien! Ah! si, là-bas, près de la cheminée, n'était-ce pas une boîte superbe remplie de soldats!

"Père est venu!" s'écria Jean-Paul.

Dans sa joie, il allait sauter à terre, lorsque la stupeur le cloua sur place. Il venait de voir déboucher du coin de droite de la cheminée, derrière les deux poufs... devinez quoi, tout un régiment de petits soldats de plomb...anglais!

C'était trop fort! Les soldats que Peter Crocket attendait de Londres s'aviseraient-ils, par hasard, de passer par son salon à lui, Jean-Paul Surcouf?

En tête marchait, sabre au clair, sur un beau cheval vert, le général. Chose étrange, ce général ressemblait étonnamment à Master John Crocket, le professeur d'anglais.

Mais Jean-Paul n'était pas au bout de ses surprises. Il reconnut en effet, dans le capitaine qui venait ensuite, Albert Frison, son ennemi... *mortel*, et le lieutenant qui suivait était le portrait frappant de Peter Crocket! Puis, les *foot-soldiers* (fantassins) défilèrent, superbes, au son pimpant des fifres.

Master John Crocket cria d'une voix aigrelette: "*Stand!*" (Halte!) Le capitaine répéta: "*Stand!...*" Le lieutenant fit à son tour: "*Stand!*"

Alors les petits soldats de plomb formèrent les faisceaux. Des tentes minuscules s'élevèrent entre les deux poufs. Des sentinelles furent placées aux quatre coins du camp, et le général alluma une cigarette pendant qu'on préparait le déjeuner.

Un nouvel incident détourna soudain l'attention de Jean-Paul vers un autre point du salon... Ta ra ta! ta ra ta!... Mais, c'est le son du clairon français!... En effet, le couvercle de la boîte venait de se soulever doucement: un soldat avait sauté sur la plaque du foyer, et sonnait du clairon à pleins poumons. Un à un, les soldats en pantalon rouge, bien astiqués, descendirent sur le tapis; puis ils partirent allègrement ayant à leur tête le colonel, qui paraissait être un autre Jean-Paul, tellement la ressemblance entre eux était frappante. Le régiment s'engagea sans hésiter derrière le grand fauteuil.

"Où vont-ils?" se disait Jean-Paul.

Ils marchaient de leur pas régulier, sans broncher d'une ligne, droit devant eux. Ils passèrent bientôt derrière le canapé; la vaste plaine qui s'étendait devant eux fut rapidement franchie; et, près du guéridon: "Reposez, armes!" on s'arrêta.

Le colonel délibéra quelques instants avec ses officiers. Jean-Paul prêta l'oreille, mais il ne put percevoir que quelques mots vagues, comme: "Seul passage... embuscade... victoire certaine".... Il chercha donc à comprendre les mouvements qui s'exécutaient. Les soldats s'étaient placés tout à l'entour de la causeuse. Le colonel commanda: "Oh! hisse!" Les petits soldats de plomb, saisissant les franges, en trois minutes eurent grimpé sur le meuble. Le colonel et la cantinière furent hissés sur la plateforme sans trop de peine, et l'on établit le cantonnement comme on put. Les Anglais, pendant ce temps, avaient déjeuné, replié le camp et repris leur route. Jean-Paul suivait leur marche avec anxiété. Ils furent bientôt en vue de la table. John Crocket arrêta de nouveau ses troupes, et prononça une allocution chaleureuse. Les mots: "Chocolats pralinés... dragées... nougats..." parvinrent jusqu'à Jean-Paul, avec le cri trois

PAGE DES ENFANTS

fois répété par l'armée, de: "Hipp! Hipp! Hurrah!..." Les Anglais étaient maintenant au pied du guéridon. Cette fois, le petit Breton comprit: ils venaient piller les bonbonnières, où lui, Jean-Paul, se promettait de puiser, le lendemain, très largement! "Oh! heureusement que..."

Jean-Paul n'acheva pas. C'est que la situation s'aggravait. Master John Crocket venait de découvrir le seul côté, celui de la causeuse, par lequel on pût monter à l'assaut.

Les Anglais s'apprêtaient à accomplir le même mouvement que les Français. En effet, au commandement de: "*Forward!*" (En avant!) les *footsoldiers* s'élevèrent à la force des poignets le long des franges... Les premiers arrivés commençaient à crier: "Hipp! hipp!..." lorsque tout à coup; "pan! pan!" des coups de fusil éclatèrent de toutes parts. En deux temps, l'ennemi fut culbuté; les Anglais, abasourdis par cette résistance imprévue, se mirent à détaler à toutes jambes. Là-haut, sur le bord de la causeuse, on aurait pu voir rire, à perdre le souffle, ce colonel qui ressemblait tant à Jean-Paul, devant la mine déconfite de ce général qui ressemblait tant à John Crocket.

Le premier moment de surprise passé, Master John Crocket, furieux, réussit à arrêter quelques fuyards et à reconstituer un semblant d'armée. En quelques minutes, il conçut un nouveau plan de campagne, qui consistait à couper la route aux Français et à les surprendre dans une embuscade. Master John Crocket connaissait à fond le champ de manœuvres, et pendant que le colonel rentrait tranquillement au quartier après sa victoire, par le chemin du canapé, le général anglais fit placer ses *footsoldiers* sous la plaque du foyer légèrement en contre-haut, devant laquelle les soldats français devaient forcément défiler.

Master John Crocket était là depuis quelques minutes à peine, lorsque la chaleur commença à l'incommoder. Il quitta son beau chapeau à panache et autorisa ses troupes à l'imiter. Mais, décidément, la bûche devait chauffer, car cela ne suffit pas. Il fallut songer à sortir. Le général commanda: "*Get up!*" (Debout!) et voulut lui-même se lever... Mais il sentit ses jambes trembler... Avait-il donc le vertige? Il appela son capitaine... Le capitaine ne put remuer, et appela le lieutenant... qui appela ses hommes... Personne ne bougeait! Tous semblaient cloués au sol... Alors John Crocket, terrifié, comprit la terrible vérité... Lui, le capitaine, le lieutenant, ses soldats... tout le monde fondait! Chose terrible à dire... un quart d'heure après, l'armée de Sa Majesté l'Empereur des Indes n'était plus qu'un petit ruisseau de plomb teinté de bleu de Prusse et de vermillon, coulant parmi les cendres.

A cette vue, Jean-Paul se mit à rire... à rire si fort qu'il s'éveilla.

J. Jacquin.

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

Un novice musicien,
Déchiffrant sa page à grand'peine,
En vain s'escrime à perdre haleine
Pour suivre mon rythme incertain,
—Tu gagneras quelque migraine,
O novice musicien !
Alors respirant à grand'peine,
Sans couleur, sans pouls, sans haleine,
Tu m'attrapperas, c'est certain !

Rép. : Syncope.

Ont répondu: Melon d'eau, Muguet de bois, Fleur ange, Lizzie V., Québec ; Ondine Adrien G. Gonzalve St-Mars, Montréal ; M. Ant. Gosselin Chicoutimi ; Ecole Garneau, Ottawa ; Cécile Dubé, Jos. Vanasse, Clarisse Belliveau, Samuel Mackey, Rhéa Leblanc, Ernest Dufour, Abdon Côté, Amanda St-George, Philippe Bélanger, Armand Laverdure, Donat Landreville, Maria Mathieu, Charles Peachy, Laura Peachy, Julie Mathieu Alice Dumais, Alice Philippe, Rosario Barrette, Adelard Vanasse, Wilfrid Côté, Ubald Séguin, Egbert Duguay, Christophe Charron, Léon Mackay, Elmire Belliveau, Roméo Chevrier, Léonard Charron, Alfred Moreau, Athanase Juneau.

2. En partant de Montréal, quel chemin suivez-vous pour vous rendre à l'Exposition de Saint-Louis, Mis., et nommez-moi quelques-unes des villes que vous passerez sur votre chemin.

Rép. : En passant par le Pacifique Canadien, vous passerez par Peterborough, Toronto, Ont., Hamilton Woodstock, London St. Thomas Chatham, Détroit, Chicago, St-Louis appartenant à l'état de Missouri et situé dans le bassin du Mississipi.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Ecole Garneau, Ottawa ; Cécile Dubé, Jos. Vanasse, Clarisse Belliveau Samuel Mackay, Rhea Leblanc, Ernest Dufour, Abdon Côté, Amanda St. George, Philippe Bélanger, Armand Laverdure, Donat Landreville, Marie Mathieu, Charles Peachy, Laura Peachy, Julie Mathieu, Alice Dumais, Alice Philippe, Rosario Barrette, Adelard Vanasse, Wilfrid Côté, Ubald Séguin, Egbert Duguay, Christophe Charron, Léon Mackay, Elmire Belliveau, Roméo Chevrier, Léonard Charron, Alf. Moreau, Athanase Juneau.

Charade

Versez mon entier,
Jusqu'à mon premier,
Sans y mettre de mon deuxième,
Alors, lecteur subtil, si vous êtes gourmand,
Vous boirez à longs traits un vin réconfortant,
Et vous aurez bientôt deviné le problème

Histoire du Canada

Quel était le mot de passe donné à la sentinelle française qui gardait l'anse du Foulon, par un officier de l'armée anglaise lorsque celle-ci descendit le fleuve pour mettre pied du côté de Québec, dans la mémorable soirée du 12 septembre 1759 ?

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qu'entendez-vous par ces mots : Nabuchodonozor changé en bête ?

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXI

LE BAL DE GLACE

(*Suite.*)

—C'est la seule méprise que vous ayez commise, ma chère comtesse, — lui dit-il, à la première rencontre.— On ne peut se figurer une Reine de Neige que blonde à l'excès, pâle jusqu'à la décoloration, enfin glacée, c'est-à-dire tout ce que vous n'êtes pas. Vous auriez mieux fait de mettre vos vêtements de laitière et de vous en tenir à votre royaume des Fromages et de la Crème. Ces diamants ont l'intention de représenter des gouttes d'eau glacée, je suppose, et ils lancent des éclairs !Cette étoile, de glace soi-disant, sur votre front est l'invraisemblance même, car, à son contact, elle devrait être fondue depuis longtemps.

—Est-ce votre seule critique ?

—C'est la seule. J'approuve l'idée plus que la chose elle-même. Cela prouve que mes leçons ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Manger, boire et s'amuser, puis mourir demain ; vous avez saisi l'essence même de la vraie philosophie... Mais on a enfin fini d'arriver et vous voilà libre. Ne me permettrez-vous pas de vous conduire au buffet ?

Pendant qu'Ulrique, escortée de son cavalier en cheveux gris, traversait les salons encombrés par la foule des invités, tous les yeux suivaient la reine de la fête, égrenant sur son passage des compliments que guettaient un regard ou un sourire. Et Ulrique en était généreuse, parce qu'elle en était riche, ce soir-là ; elle se montrait même presque trop gaie : c'est qu'elle avait peur de l'impression douloureusement mélancolique que lui avait causée la lecture de cette Lettre d'une Forêt de Sapins, et voulait, sinon l'effacer, du moins la surmonter à tout prix. De là, cette flamme ardente dans ses yeux et cette rougeur brûlante sur ses joues, qui faisaient de ses vêtements de Reine de Neige un pure mystification.

—Oh ! quelle exhibition de vieilles femmes ! – observa Lord Cannington, tandis qu'ils traversaient un salon presque exclusivement occupé par des chaperons.

—En effet, dit en riant Ulrique dont les beaux yeux firent ironiquement le tour de la salle.

Parmi tous ces regards âgés fixés sur elle, un seul attira le sien avec une puissance àlaquelle il ne put se soustraire. Ce n'était pourtant qu'une vieille petite femme au visage rond, aux cheveux gris séparés sur le front, vêtue d'une robe de soie noire montante et de mode antique, dont les mains péniblement croisées étaient pauvrement gantées de noir. Pourquoi le regard de cette personne à la mise si simple, si pauvre, avait-il si invinciblement attiré le sien ? C'est que depuis longtemps personne ne l'avait regardée de cette façon : les autres yeux se fixaient sur elle avec une expression d'admiration idolâtre ou d'envie mortelle. Ceux de la vieille dame, doucement bleus, exprimaient plutôt la compassion : il y avait dans cette façon de la regarder, quelque chose de ce qu'elle avait vu, jadis, quand elle était malheureuse, dans d'autres yeux, mais lesquels ?... Est-ce qu'elle se souvenait ?... Est-ce qu'elle voulait se souvenir ?... La plaindre, elle ! Quelle folie ridicule ! Elle fit un effort et détourna les yeux. Mais, tout en s'éloignant au bras de Lord Cannington, la pensée de cette femme l'obsédait. Qui pouvait-elle être, seule, aussi modestement mise au milieu de cette réunion de tous les luxes et de toutes les élégances ? A côté d'elle, Ulrique avait remarqué deux chaises occupées par des pelisses de fourrures qu'elle reconnaissait maintenant : c'étaient celles des petites Misses White, dont la mère, délicate de poitrine, avait dû se faire remplacer par cette personne au doux et triste regard.

Ulrique lança tout à coup un éclat de rire nerveux. C'était vraiment trop ridicule à elle de s'occuper ainsi de cette vieille femme et c'était là une excentricité qu'elle n'entendait pas se permettre plus longtemps. D'ailleurs, elle entrait dans la salle du souper au bras de son cavalier.

—Grand Dieu —dit celui-ci,—seriez-vous victime d'une soudaine attaque de spleen ? Il faudrait soigner cela. Voilà une grande minute que vous n'avez dit un mot.

—Eh bien, on peut rattraper le temps perdu, dit-elle en prenant place à une petite table.

—Le meilleur que j'aie goûté de toute la Saison.... Pas à comparer certainement avec le breuvage généralement servi sous ce nom dans de soi-disant bals de dames. Et quand on pense, en voyant des fêtes aussi parfaites que celle-ci, qu'il y ades fous, qui, sous prétexte qu'ils font inutilement la chasse à la chimère dénommée idéal, déclarent ce monde inhabitable ! Pour ces sots, peut-être ? mais pour des gens comme vous et moi, ce monde est un lieu très confortable, très chaud et très brillant, dans lequel ne manquent ni le profit ni le plaisir. Ai-je raison ?

—Sans aucun doute. Pour moi, je m'amuse follement en ce moment.

—Puis-je savoir de quoi... ou de qui ?

—De ces deux douairières là-bas. Je les observe depuis cinq minutes. Elles se mettent à la torture pour ne pas perdre un seul de mes gestes. Je vois au tressaillement même de leurs coiffures qu'elles médisent de tout leur cœur.

—A propos de vous et de moi ? — demanda Lord Connington en se levant les sourcils.

—Oh ! mon Dieu,—dit Ulrique en riant étourdiment,— il n'y a pas de bornes à l'imagination des douairières ; qui pourrait dire que vous ne soyez pas soupçonné de m'avoir attirée dans ce coin reculé afin de me faire plus

commodément la cour. Savent-elles que nous sommes maître et disciple?

Ulrique riait toujours, montrant ses dents blanches, les yeux étincelants de plaisir, attendant la réponse de son caustique partenaire. Mais Lord Cannington paraissait fort occupé à pêcher un atome de bouchon dans sa coupe à champagne.

—Les apparences,—fit-il un peu sèchement, sont évidemment contre moi.

—N'ayez pas peur, votre réputation ne sera pas longtemps compromise.

—Et si j'avais envie qu'elle le soit? demanda-t-il en repoussant son verre et regardant fixement Ulrique.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans son expression qu'Ulrique demeura surprise, attendant un complément d'explication.

"Ecoutez,—dit Lord Cannington, en parlant de son ton de conversation ordinaire,—vous avez appris beaucoup depuis que j'ai commencé à vous instruire, mais en définitive ces vieilles dames de là-bas ont vécu plus longtemps dans le monde que vous, et, par conséquent, en savent davantage. Elles pensent que je vous ai amenée ici pour vous faire la cour; en cela elles se trompent et il est toujours de mauvais goût qu'un vieillard fasse la cour à une jeune femme; mais au fond elles ont raison. Je vous ai emmenée ici pour...comment dirons-nous?...pour vous proposer un arrangement qui, je l'espère, obtiendra votre approbation. Sincèrement, voyons, auriez-vous une répulsion insurmontable à m'épouser?"

Ulrique, ébahie, le regardant les yeux grands ouverts, sans trouver un mot, il continua avec calme:

—L'idée est surprenante à première vue, je l'admets, mais considérez-la attentivement et le ridicule disparaît. Si nos âges ne concordent pas, il n'en est pas de même de nos idées. J'ai soixante-cinq ans, mais ce que j'ai à vous offrir n'est nullement à dédaigner: un des plus anciens titres d'Angleterre et une liberté d'action absolue ...remarquez bien cela...une liberté sans laquelle une femme de votre caractère ne trouverait qu'une pauvre jouissance dans la vie, et une liberté qu'un mari plus jeune ne vous accorderait certainement pas. Vous voyez que vous ne seriez pas tant à plaindre...ni moi non plus, comme vous allez voir. Je vous ai dit que je n'ai pas l'intention de vous faire la cour; mais je suis connaisseur en beauté, et j'affirme que vous êtes la plus merveilleuse femme que j'aie jamais vue. Si je puis arriver, avec mon titre, à acheter le luxe d'une jolie femme, pourquoi ne le ferais-je pas? Surtout si cette jolie femme possède une imposante fortune qui, convenablement administrée, nous permettra à tous deux d'extraire de la vie la plus large somme possible de jouissances?

Ulrique, les sourcils froncés, s'était reculée toute droite sur sa chaise. "Vous me demandez de vous épouser?..." dit-elle d'un ton brusque dès qu'il eut fini de parler.

Le marquis inclina la tête.

—J'ai pris la liberté de vous soumettre cette idée pour que vous y réfléchissiez à loisir. Prenez votre temps: je m'en voudrais, malgré mon impatience, de paraître presser votre décision."

Sans ajouter un mot, Ulrique se leva, et, laissant ses gants et son éventail sur la table, elle traversa la salle à demi vide, passa devant les douairières attentives, puis, arrivée au corridor, elle s'arrêta un moment pour regarder autour d'elle d'un air égaré. Quelque chose de l'ancien sentiment d'animal traqué d'autrefois s'était de nouveau emparé d'elle. Le souvenir de ses rencontres avec le baron Bernersdorf, de son indignation contre Franzl, de sa fuite de la maison du paysan, revenait à son esprit d'une façon confuse, mais rien dans le passé ne pouvait être comparé à ce qui venait d'arriver. Ainsi cet homme aussi avait poursuivi son but, tout en se moquant de l'égoïsme des autres. Et, en somme, pourquoi pas? N'était-ce pas là le point culminant même de ses théories? Pouvait-il y avoir une démonstration plus triomphante de son enseignement que ce dénouement? Toutes ces pensées jaillirent à la fois du cerveau d'Ulrique pendant l'instant qu'elle s'était arrêtée sur le seuil de la salle du souper. Devant elle, elle vit Rockingham et, à deux pas, Lady Nevyll, aussi pâle que dans sa chambre, avant la fête.

L'apparition d'Ulrique sans gants, sans éventail, et évidemment très troublée, causa un mouvement d'étonnement; mais aussitôt un bras s'offrit à elle: c'était celui de Rockingham. Elle l'accepta, jetant un regard sur Charlotte, qui ne tressaillit même pas; il y avait presque même de la satisfaction dans le regard dont elle accompagna Ulrique et Basile tant qu'elle put les voir.

—Faites-moi faire un tour dans le salon,—dit Ulrique à M. Rockingham; puis, aussitôt, avec un rire amer, elle ajouta:—Savez-vous ce qu'on éprouve quand, après avoir perdu depuis longtemps la foi en Dieu, on perd aussi la foi dans le diable? je le sais, moi, car cela vient de m'arriver.

—Vous êtes émue,—dit M.Rockingham avec un doux sourire.—Lord Cannington vous aura dit quelque chose qui vous aura contrariée.

—Oh! presque pas!... Il m'a seulement demandé de l'épouser!"

M. Rockingham se mordit la lèvre, mais il eut l'air plus troublé que surpris.

—Il faut qu'il s'y soit pris bien maladroitement pour vous avoir bouleversée ainsi, dit-il tranquillement.

Ulrique regarda Rockingham avec stupeur. Comment, c'était tout!... Cette chose monstrueuse était-elle donc une chose naturelle, qu'elle ne causait pas plus d'indignation?

—Vraiment,—s'écria-t-elle nerveusement,—je m'étonne que vous ne me demandiez pas si je l'ai accepté ou non!

—Je suis bien sûr que vous ne l'avez pas fait,—dit M. Rockingham à voix basse.

—Sûr?... Que voulez-vous dire?

—Rien, fit Rockingham avec un sourire entendu, en montrant la foule attentive dont le voisinage seul l'empêchait de parler comme il l'eût voulu. Il se contenta donc de dire:

—Comtesse, vous pouvez vous fier à moi, vous n'avez pas d'ami plus sûr.

—Vous êtes au moins un cavalier utile et plein d'à propos.

—J'espère être plus un jour, répondit Rockingham à mi-voix.

L'intonation encore plus que l'inattendu des mots fit tourner la tête à Ulrique. Elle vit, fixés sur elle, deux yeux où une ardeur sentimentale pourtant visible mettait moins de flamme qu'une anxieuse convoitise, infiniment moins noble. Pour la première fois elle comprit que cet homme l'aimait. Qu'il désirât l'épouser, soit, tous les célibataires en étaient là dans son monde; mais qu'il se permît de croire que ses coquetteries, qui ne visaient que Charlotte, étaient l'aveu d'une inclination partagée, halte-là! Brusquement, elle dégagea son bras et se perdit dans la foule.

—Bah! timidité de jeune fille,—se dit M. Rockingham en sa superbe fatuité.—Demain, je provoquerai le dénouement. Il n'est que temps d'ailleurs.

Quelques instants plus tard, les yeux d'Ulrique rencontrèrent encore une fois le doux regard de la vieille dame en noir, et encore une fois ce doux et triste regard la fascina. Tout en allant et venant, tout en causant ou souriant à ses invités, elle ne put se forcer à perdre de vue ce bon visage ridé et pourtant si attrayant à contempler. C'était une obsession et cette obsession devait être partagée, car le regard tristement compatissant la suivait au milieu de la foule, comme si elle eût été le pôle magnétique de cet aimant visuel. A la fin Ulrique n'y tint plus; et comme elle n'avait jamais su ce que c'était que d'hésiter, elle glissa rapidement à travers les groupes pressés et alla droit à la vieille dame.

—Avez-vous quelque chose à me dire?—lui demanda-t-elle avec impatience.—Pourquoi me regardez-vous ainsi?

—Parce que vous êtes belle et que vous avez l'air d'être bien malheureuse, répliqua la dame en noir en enveloppant la jeune comtesse de l'irrésistible charme de son triste regard, de ce regard dont elle avait déjà senti la caresse, car c'était bien le même que celui... de qui donc?... Elle avait enfin trouvé: cette femme la regardait comme jadis, dans le bois de sapins, l'avait regardée le Père Sepp, lorsqu'il lui avait offert du pain. Comme alors, une sensation de colère et d'orgueil blessé toucha Ulrique au cœur. Elle releva la tête avec hauteur et dit, d'un ton irrité et ironique:

(*A suivre*)

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau.
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à
M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

ANTIKOR LAURENCE

PLUS de CORS aux PIEDS!

25¢

ANTIKOR-LAURENCE

Cure sure et sans douleur des cors
Inoffensive et garantie

EN VENTE PARTOUT *France par la poste sur réception du prix* 25¢.

A.J. LAURENCE Phien Coin St-DENIS, Ontario Montréal

L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL
pour
JUPE PROMENADE
Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s'v. p., vous adresser à la

Featherbone Novelty Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks
Carré PHILIPPE

CORSETS

DERNIERS MODELES



Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles q. : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

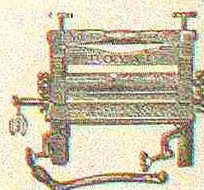
VIN MARIANI



Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

Lawrence A. Wilson Co., Limited
Montréal

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les....

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal :

LAPORTE, MARTIN & CIE.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste Catherine

Coin Ave. Hôtel-de-Ville
Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Ouvert jour et soir, le dimanche : 1 à 1½ m.

AVIS—Verres échangés et réparations de toutes sortes. Pas d'agents solliciteurs pour notre maison responsable.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V.... 27e édition, 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 .... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jacques de Romanes, 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256



Les Nouveaux Genres du Printemps

☞ En fait de Coiffures peuvent maintenant être vus dans nos vitrines et méritent votre attention particulière. Nos coiffures artistiques peuvent adapter n'importe lequel de ces genres à vos propres traits, gardant ainsi votre personnalité tout en y ajoutant la coiffure la plus nouvelle et la plus à la mode.

PALMER

1745 Rue Notre-Dame

Phone Main 391

Les Tramways passent à la porte